

MICHEL MOHRT

de l'Académie française

L'Air du large

II

Essais

sur le roman étranger

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

MONTHERLANT, HOMME LIBRE
LE NOUVEAU ROMAN AMÉRICAIN
LA PRISON MARITIME (Grand Prix du roman de l'Académie française)
LA CAMPAGNE D'ITALIE
L'OURS DES ADIRONDACKS
L'AIR DU LARGE (Grand Prix de la critique)
UN JEU D'ENFER
DEUX INDIENNES À PARIS
LES MOYENS DU BORD
LA MAISON DU PÈRE
LA GUERRE CIVILE

Chez d'autres éditeurs

LES INTELLECTUELS DEVANT LA DÉFAITE DE 1870 (*Corréa*)
LE RÉPIT (*Albin Michel*)
MON ROYAUME POUR UN CHEVAL (*Albin Michel*)
LES NOMADES (*Albin Michel*)
LE SERVITEUR FIDÈLE (*Albin Michel*)
MARIN-LA-MESLÉE (*Pierre Horay*)

Traductions

LE CAVALIER DE LA NUIT, par Robert Penn Warren (*Stock*)
LA MARCHÉ DE NUIT, par William Styron (*Gallimard*)

L'AIR DU LARGE II

MICHEL MOHRT

de l'Académie française

L'Air du large II

Essais
sur le roman étranger

nrf

GALLIMARD

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage vingt exemplaires sur vélin pur chiffon de Rives Arjomari-Prioux numérotés de 1 à 20.

© *Éditions Gallimard, 1987.*

Ce volume contient :

<i>Robinson Crusoé, homo faber</i>	15
<i>Edgar Poe, tel qu'en lui-même...</i>	19
<i>Un « roman noir » : Les Hauts de Hurle-Vent</i>	29
<i>Le sacrifice de l'oncle Tom</i>	46
<i>Le testament d'Herman Melville</i>	55
<i>Mon Île au trésor</i>	72
<i>Une épopée de la « frontière » : Par le fer et par le feu, de Sienkiewicz</i>	81
<i>Henry James et l'art du roman</i>	89
<i>Ezra Pound, il miglio faber</i>	104
<i>Le parapluie de James Joyce</i>	109
<i>Virginia Woolf, l'eau et la folie</i>	114
<i>Thomas Mann et l'usage de l'ironie</i>	119
<i>Les enfances de W.B. Yeats</i>	128
<i>Hemingway dans ses métamorphoses</i>	136
<i>William Faulkner ou une religion du temps</i>	158
<i>Solitude de Pavese</i>	203
<i>Erskine Caldwell et la dérision du Sud</i>	211

<i>Deux romanciers japonais : Tanizaki, Mishima</i>	221
<i>Truman Capote et les sortilèges</i>	227
<i>Les intransigeances de Vladimir Nabokov</i>	230
<i>Hommage à Dos Passos</i>	234
<i>Présentation de William Styron</i>	237
<i>Adieu à Nancy Mitford</i>	246
INDEX DES NOMS D'AUTEURS CITÉS	251
INDEX DES TITRES D'OUVRAGES CITÉS	254

A la mémoire de mon ami
GAËTAN PICON

« Kléber Haedens, qui a réuni ses chroniques sur la littérature française dans un livre, L'Air du pays, me tend mon titre. L'air qui souffle ici vient du large. »

C'est par ces lignes que je justifiais le titre donné à un premier recueil d'essais et de chroniques sur des romans d'auteurs étrangers, paru en 1970 : L'Air du large.

Ce recueil ayant été reçu avec faveur, j'ai pensé pouvoir réunir, dans un second volume, d'autres essais de longueur et d'importance inégales.

Certains ont été écrits comme préfaces à des éditions d'œuvres classiques – Les Hauts de Hurle-Vent, d'Emily Brontë, Par le fer et par le feu, de Sienkiewicz –; d'autres, plus brefs, ont paru dans des journaux, quotidiens et hebdomadaires.

Certains auteurs (Thomas Mann, Pavese) figurent dans l'un et l'autre recueil. Je répète, ici, ce que j'indiquais dans la note en tête du premier : ces essais ne sont pas exhaustifs. Je n'ai eu d'autre ambition que d'étudier un aspect particulier d'un romancier, ou l'un de ses ouvrages, me bornant à quelques perspectives d'ensemble.

Les romanciers anglo-saxons ont la plus grande part, ce qui est naturel pour qui les a pratiqués professionnellement, au long d'une carrière d'éditeur.

Les romanciers contemporains sont moins nombreux dans ce volume-ci que dans le précédent. J'ai cru pouvoir reproduire une étude sur l'ensemble de l'œuvre de Faulkner déjà parue dans un ouvrage de 1955 intitulé Le Nouveau Roman américain. Ce livre est épuisé. Son titre même fait comprendre pourquoi, plus de trente ans après sa publication, il n'est pas question de le réimprimer : ce qui était « nouveau » alors ne l'est plus aujourd'hui. Des auteurs peu connus en France, dont je parlais pour la première fois – Saul Bellow, William Styron –, sont aujourd'hui consacrés. Par contre, l'œuvre de Faulkner était, elle, presque achevée. J'ai pensé que l'étude sur cet écrivain devenu classique méritait d'être de nouveau offerte au lecteur.

Robinson Crusoé, homo faber

Qui n'a rêvé de se trouver un jour sur une île déserte, libre des contraintes de la civilisation, maître de son temps et de soi, comme de l'univers? Plus de repas à heure fixe, plus de devoirs, d'examens, de punitions, plus d'impôts! Existe-t-il encore des îles vierges? Toutes les terres ont été explorées, sinon peuplées. Ce qui était un rêve réalisable au XVIII^e siècle (car le sort de Robinson Crusoé paraît plus merveilleux que tragique et il peut faire rêver l'enfant amoureux de cartes et d'estampes) ne l'est plus aujourd'hui. C'est peut-être pourquoi l'on voit tant de navigateurs solitaires sur toutes les mers du globe : c'est l'utopie d'une liberté sans entraves qu'ils poursuivent.

Est-ce à dire que l'histoire racontée par Daniel De Foe ne peut plus aujourd'hui nous passionner? Tout au contraire. Robinson Crusoé est devenu un mythe, au même titre que don Quichotte ou que Faust. Il incarne l'un des grands thèmes de la civilisation occidentale : le triomphe de l'homme sur la nature qu'il sait utiliser, exploiter, pour subvenir à ses besoins. Robinson est un admirable exemple de l'*homo faber*, observateur, industriel, habile de ses mains. Il ensemeince des terres

incultes, domestique des animaux sauvages, construit sa maison, coud ses vêtements, forge ses outils. Même, en bon Anglais, il se fabrique un parapluie. Quel enfant de nos pays civilisés, regorgeant de biens et d'objets de toute nature, souvent inutiles, ne s'est amusé, au cours de vacances, à construire une cabane dans un bois où entreposer ses richesses? Il renouvelle à sa manière le mythe de Robinson.

Il faut remarquer toutefois que la réussite exemplaire de Robinson n'a été possible que parce qu'il a pu sauver du naufrage de son bateau un certain nombre de choses : des armes, de la poudre, du rhum, des semences... De sorte que l'on peut dire qu'il hérite de biens qui ont été fabriqués, assemblés par d'autres, avant lui. L'économie domestique de Robinson n'est pas édifiée sur une table rase. En un sens, il est un capitaliste. On le voit se réjouir de ses richesses entreposées en bon ordre. Son « château » ne lui suffit pas : il lui faut une maison de campagne où il va sans doute passer ses week-ends. Il lui faut un bateau. Et il remercie Dieu de l'avoir comblé de ses bienfaits. Il est bien le contemporain de ces pionniers du Nouveau Monde qui voyaient dans leur réussite matérielle le signe même de l'élection divine.

Le moment le plus émouvant de son odyssée est sans doute celui où Robinson voit, sur le sol, l'empreinte de pas humains. Pour la première fois, depuis des années, il pense qu'il n'est plus seul. Ce n'est que quelque temps plus tard qu'il pourra s'adjoindre un compagnon, après l'avoir sauvé de ses poursuivants.

Sur ses rapports avec Vendredi, il y aurait beaucoup à dire. Robinson ne lui demande pas son nom mais lui en donne un : c'est déjà le considérer comme son serviteur.

Les premiers mots qu'il lui apprend, c'est : « Oui, Maître. » Cela ne permet pas de l'accuser de racisme, mais reflète les idées morales de l'époque. Pour Robinson, il ne peut y avoir d'autre civilisation que celle dans laquelle il a été élevé et qu'il reproduit sur l'île à une petite échelle. Mais le danger crée l'égalité. Et Vendredi devient l'ami de son maître et le modèle du bon sauvage.

S'il peut jeter sur son œuvre un regard satisfait, Robinson ne craint pas d'avouer ses échecs ou la médiocrité de ses réalisations. Charpentier, potier, tailleur, il ne crée pas de chefs-d'œuvre, mais des objets grossièrement façonnés, tout juste bons à lui être utiles. Tout lecteur peut se dire que, placé dans les mêmes conditions que le héros, il pourrait faire aussi bien. Les détails donnés par Robinson sur ses travaux sont si précis que ceux-ci paraissent faciles. C'est parce qu'il est un homme ordinaire que Robinson nous est fraternel. Nous pouvons nous identifier à lui. C'est aussi ce qui assoit la crédibilité de l'aventure — laquelle est, en réalité, invraisemblable. Nous y croyons pourtant, ne serait-ce que parce que Robinson prend soin de tenir un journal et un calendrier : répertoriées, ses victoires, petites et grandes, semblent plausibles. Robinson a mis de son côté le temps.

Sa plus grande victoire est celle qu'il remporte sur la solitude. C'est par elle qu'il nous touche le plus. Car la solitude peut être subie au cœur des grandes villes aussi bien que sur une île déserte. Nous savons que De Foe lui-même fut un solitaire; qu'il ne trouva jamais sa place dans la société anglaise de son temps; qu'il connut la prison. Robinson est le frère et le modèle de tous ceux qui se sentent rejetés, oubliés, naufragés. Il montre qu'avec l'aide de Dieu, l'homme seul peut triompher de l'adver-

sité et se faire sa place au soleil. La leçon qu'il donne rejoint celle du loup agonisant, dans les vers sublimes de Vigny :

*Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler...*

nrf



9 782070 711529



88-1

A 71152

ISBN 2-07-071152-8

95 FF tc

Extrait de la publication